

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Les 20 ans de *Lèvres urbaines* : La poésie dans la Cité

Francine Bordeleau

Numéro 112, hiver 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/37982ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2003). Les 20 ans de *Lèvres urbaines* : La poésie dans la Cité. *Lettres québécoises*, (112), 14–14.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Les 20 ans de *Lèvres urbaines* : la poésie dans la Cité

À la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, le monde des revues, et plus particulièrement celles dédiées à la création, était en effervescence. Dans cette mouvance apparaissait *Lèvres urbaines*, dont la création fut motivée par le « pur plaisir », dit aujourd'hui son cofondateur Claude Beausoleil.

C É L É B R A T I O N

FRANCINE BORDELEAU

À LA NAISSANCE DES REVUES SE RATTACHE UN FOLKLORE OBLIGÉ, sympathique au demeurant, où l'artisanat le dispute au système D. Le tandem formé de Claude Beausoleil et Michael Delisle, à qui l'on doit les débuts, en 1983, de *Lèvres urbaines*, n'officiait peut-être pas dans un sous-sol mal éclairé avec l'énergie frénétique de qui est habité par un sentiment d'urgence et le désir de révolutionner la parole. « *Lèvres urbaines* n'est pas une revue née contre d'autres revues », précise d'ailleurs son directeur Claude Beausoleil, aujourd'hui seul à la barre. Mais les premiers numéros – brochés, 24 pages à peine, périodicité intermittente – étaient trop atypiques pour s'intégrer à un quelconque programme de subventions, et les deux cofondateurs y investissaient de leurs deniers en plus d'assumer entièrement la logistique.

« La création de la revue fut motivée essentiellement par le désir de publier des poèmes au hasard des rencontres », dit encore Claude Beausoleil. Seulement des poèmes, souligne-t-il. *Lèvres urbaines* possède donc, entre autres signes distinctifs, celui de ne proposer ni critique ni analyse. Tout au plus trouve-t-on, au début de chaque numéro, une présentation des poètes publiés.

Année 2003. *Lèvres urbaines* est passée depuis belle lurette dans le giron trifluvien des Écrits des Forges, bénéficie du soutien gouvernemental indispensable à la longévité des revues, compte en moyenne 70 pages et a perdu passablement de son caractère artisanal. Claude Beausoleil a cette année livré le numéro 36. La périodicité demeure donc atypique ; le directeur n'a pas voulu abdiquer ce luxe qui consiste à prendre son temps pour faire les choses. Il faut dire que chaque numéro de *Lèvres urbaines*, une revue qui se présente comme « un projet à la fois convivial et intellectuel », est préparé avec cœur. Ainsi, après avoir alterné, pendant un temps, les numéros consacrés à un seul poète et à un collectif, Beausoleil a installé « la » formule : la mise en parallèle de deux voix. En cette année de vingtième anniversaire, il nous propose des textes de France Mongeau, une poète qui se fait discrète depuis la parution, en 1986, de *Lumières* (un recueil pour lequel elle a reçu le prix Émile-Nelligan), au côté de poèmes de la grande Emily Dickinson (traduits par Jean-Pierre Petits). Voilà une dizaine d'années, Claude Beausoleil avait eu une riche idée : des poèmes de Nicole Brossard, cheffe de file de l'écriture des femmes au Québec et de la postmodernité, publiés avec ceux de Sor Juana Ines de la Cruz (dans une traduction d'Émile Martel), très célèbre poétesse mexicaine du

début du XVII^e siècle considérée comme une pionnière du féminisme. Sor de la Cruz est en fait si connue chez elle que le consulat du Mexique aura participé au lancement de ce numéro – sans nul doute devenu l'un des plus notoires de l'histoire de *Lèvres urbaines* – et ainsi permis à la revue un certain faste.

Or, depuis quelque temps, on le sait, le Québec et le Mexique se découvrent des parentés et multiplient les liens. Les incursions mexicaines de *Lèvres urbaines* se poursuivront dans le numéro 37, censé paraître incessamment, avec la publication de poèmes de Sylvia Pratt qui côtoieront des textes de Yolande Villemaire. « Elles se connaissent, et par surcroît travaillent toutes deux sur la mythologie. Voilà ce que je cherche : des rapprochements entre deux poètes, ou des contrastes susceptibles de se répondre », dit Claude Beausoleil.

Beausoleil choisit ses poètes : ce sont ceux avec qui il partage des affinités, point à la ligne. Mais il n'est pas sectaire et a, en poésie, de nombreux amis, proches ou lointains. *Lèvres urbaines* aura ainsi publié 120 poètes au total et, exception faite des écrivains passés dans le domaine public, toujours des textes inédits. Le leitmotiv de la revue – le même depuis le début – est du reste « Pour parler dans l'inédit », comme l'indique l'immuable sous-titre. Avec *Lèvres urbaines*, Beausoleil voulait également « que la poésie

s'inscrive dans la ville, que les poètes parlent dans la Cité. Cette idée correspondait au courant de l'époque. Vingt ans plus tard, un tel projet continue d'avoir du sens et la revue poursuit sa destinée. Cette année, elle s'est affichée un peu partout : à Paris pour commencer, au Centre culturel canadien à l'occasion du Printemps des poètes, et au Salon du livre de Montréal pour finir.

Claude Beausoleil a entrepris une grande virée pour le vingtième de *Lèvres urbaines* et il a de grandes visées pour la suite des choses. Lui pour qui une revue a d'abord une fonction de « laboratoire » lorgne par exemple vers les poètes maghrébins. Cet habitué des festivals de poésie voudrait également mettre au goût du jour, dès 2004, « des lectures-ateliers, des lectures de réflexion », afin que les poètes puissent s'affranchir quelque peu de la « lecture-performance ». Car, pour Claude Beausoleil, la réflexion, la discussion sur le texte poétique sont essentielles. Voilà sans doute ce qu'ultimement *Lèvres urbaines* entend susciter.

